

EVELYNE PASNEL

Evelyne PASNEL



Evelyne Pasnel

Moi, je suis arrivée à Port-en-Bessin en octobre 1971, suite à une petite annonce dans La Renaissance qui précisait que les établissements *Lallemand* recherchaient une employée de bureau, à temps partiel. Donc, j'ai sans doute téléphoné, je me suis présentée et j'ai été embauchée. J'y ai travaillé jusqu'en juin 1978
L'entreprise *Lallemand* était installée route de Bayeux. Avec une grande maison d'habitation sur la gauche, un petit pavillon sur la droite et la halle ou l'atelier dans le bas de la cour. Les établissements *Lallemand* faisaient aussi de la vente de poisson à la criée de Caen. Donc, il y avait toute une partie d'achats, de préparation et une partie de revente à la criée de Caen. Je pense qu'on était une quarantaine de personnes, tout confondu, entre Port en Bessin et Caen. Il y avait, je ne sais pas, peut-être cinq ou six personnes attachées à Caen et une trentaine à Port en Bessin. Il y avait au moins huit fileuses, dix ou quinze personnes à l'atelier, des hommes à la manutention. Au bureau, nous étions, sans compter Mme *Lallemand*, son mari et ses deux fils, trois personnes. Les belles filles travaillaient aussi. Une était responsable du filetage et l'autre de la criée à Caen.

Copeport : Société Coopérative des Pêcheurs Portais.

Mon travail consistait à faire pas mal de contrôles

Mon travail consistait à faire pas mal de contrôles : notamment, enregistrer tous les achats qui étaient faits, par bateau, suivant les bordereaux de la criée. Après, nos documents étaient comparés avec les documents de ***Copeport***, qui, de son côté, calculait le montant à payer pour la fin de la semaine. Je faisais le contrôle de ça. Des fois, il pouvait y avoir des différences parce que tout était manuel. Tout était écrit. Donc un chiffre de poids mal écrit avec un prix mal écrit, vous aviez trois,



Il y avait au moins 8 fileuses...

cinq ou quinze francs de différence. Donc tout était contrôlé, tout tombait au centime près. Il n'y avait pas d'informatique, j'avais juste une machine à calculer électrique. On m'apportait des petits bordereaux papier qu'il fallait que je recoupe par bateau. L'acheteur notait sur le bordereau qu'il avait acheté tant de kilos à tel prix. Peu importait le nombre de coffres, c'était par poids, par espèce, par prix et par taille. La qualité n'entrait pas tellement en compte. Le poisson blessé n'était pas important en volume. L'acheteur me rapportait les fiches. Dès le jeudi, je comparais ça avec les fiches de la coopérative parce que le vendredi, il fallait faire le chèque et payer la coopérative. Tous les vendredis, les mareyeurs payaient leurs achats de la semaine. Et si vous n'aviez pas payé, vous n'achetiez pas le lundi suivant. Je faisais des journées de contrôle à chercher trois ou cinq centimes. Heureusement qu'on comptait moins le temps que maintenant mais ça



J'avais juste une machine à calculer électrique.

Evelyne Pasnel

pouvait parfois coûter cher.

Je faisais déjà des journées de 9 heures. Je pense que je prenais à 8 h 30 du matin jusqu'à 12h30 et je reprenais à 13h jusqu'à 18h.

Écouter la radio des bateaux

Parce qu'à 13h, j'avais une petite fonction : écouter la radio des bateaux (voir encadré). Sur une grande feuille, on avait tous les bateaux. Il y avait des colonnes et on mettait ce qu'ils faisaient. S'ils étaient en route pour la pêche, s'ils étaient en pêche, s'ils étaient en relâche, s'ils étaient en retour. Et s'ils étaient en retour, par exemple le mercredi ou le jeudi, on savait que le lundi ils seraient là à vendre leurs poissons. Il n'y avait pas tous les systèmes de transmission qu'il y a maintenant. C'était le seul lien pour savoir si les bateaux péchaient ou pas. S'ils avaient la tempête, par exemple, qu'ils étaient en relâche, ils ne pêchaient pas. Ça donnait une idée de quel bateau serait là ou pas là. Cela permettait de prévoir les volumes, suivant la taille du bateau, suivant ce qu'il pêchait.

Après les établissements *Lallemand*, je me suis retrouvée chez Henry *Gouye* qui était quai Baron Gérard, au numéro 24. Là, on était juste en face des bassins. J'ai pu voir se creuser le troisième. Une chose m'est restée : pendant les travaux, il y avait une passerelle, pour ne pas faire tout le tour du quai. Je la prenais, notamment, quand j'allais le vendredi à la criée pour contrôler.

Chez M. *Gouye*, je faisais de la compta. Je faisais de la facturation, les encaissements, les payes. Je faisais les règlements, les factures des clients… Le soir, je faisais les étiquettes, pour mettre sur les caisses à expédier à *Rungis*. Tout était manuel. On marquait la quantité, la désignation, le poids de la caisse, sur chaque caisse, la taille de la marchandise, si c'était moyen, petit ou gros. On avait aussi les transporteurs qui attendaient le soir que tout soit mis dans les caisses pour partir et arriver à

« Écouter les bateaux »

Jusqu'au milieu des années 1980, le seul moyen pour les chalutiers d'entrer en communication avec la terre était de passer par la station de radio maritime de Boulogne sur Mer. Ces liaisons permettaient aux bateaux d'une part, de communiquer sur leur activité de pêche et d'autre part, de rassurer les familles des marins.

Pour écouter les bateaux (les messages des bateaux), les familles devaient utiliser un poste de radio spécial ondes marines et le régler sur les fréquences (canaux) 123 et 143. Les familles et les marins ne pouvaient pas communiquer entre eux directement.



Tous les jours aux horaires suivants : 9h15, 13h15 et 18h15, Boulogne Radio faisait l'appel des bateaux par port et par ordre alphabétique. On appelait cela des vacations.

Les réponses des bateaux étaient brèves. Parmi ces réponses, on trouvait :

- Pour les bateaux qui se rendaient sur le lieu de pêche : « Route pêche. R.A.S »
- Pour les bateaux en pêche : « En pêche. R.A.S »
- Pour les bateaux qui revenaient : « Route port. R.A.S »

Chaque bateau faisant route port devait annoncer son tonnage et l'heure de la débarque.

Quand il faisait mauvais temps, les messages étaient complétés par : « Mauvais temps » ou « En cape, mauvais temps ».

Un bateau en cape (à la cape) ne pêche pas et sa vitesse est ralentie.

Les bateaux pêchant en Manche-Ouest, à proximité des côtes anglaises, en cas de très mauvais temps s'abritaient dans les ports de Plymouth, Dartmouth ou Brixham. Ceux qui naviguaient « au Loup » (près du phare de Wolf Rock) se mettaient à l'abri à Newlyn. Dans ces cas précis, le message était : « En relâche », suivi du nom du port.

Souvent les messages se terminaient par « un bonjour aux familles ».

Il arrivait que des bateaux ne répondent pas aux appels pour diverses raisons. Quand le silence radio se prolongeait, il y avait des raisons de s'inquiéter.

Les familles pouvaient demander à Boulogne-Radio de passer des messages, par exemple, pour informer un marin qu'il était papa.

Boulogne-Radio émettait des avis d'urgence, de mauvais temps ou de tempête.

Evelyne Pasnel

Rungis le lendemain matin à 4 h ou à 3h.
Dans les deux entreprises, c'était la même rigueur de travail, les mêmes horaires. La compta, c'était toujours de la compta. Peu importe où vous étiez, le travail était toujours fait de la même façon. C'était la rigueur partout. A part le volume qui n'était pas le même…

A cette époque-là, la banque se déplaçait

A cette époque-là, la banque se déplaçait pour prendre l'argent chez les mareyeurs. Tous les mercredis, un employé de la banque faisait des tournées et ramassait l'argent de la semaine.
Chez M. *Gouye*, les petits poissonniers venaient acheter leurs poissons et après, le revendaient dans les campagnes pendant leurs tournées. Les poissonniers avaient leurs mareyeurs. M. *Gouye* faisait les marchés aussi, le mardi, le jeudi et le vendredi. Il vendait notamment à Courseulles.

La criée, c'était des tentes qu'ils montaient sur des poteaux en fer, le long du bassin. Il n'y avait pas le grand bassin. Les caisses étaient en bois. Lundi et mercredi, la vente commençait à 6 h, le mardi et le jeudi à 8h parce qu'il y avait moins de poissons. Quand j'étais chez M. *Gouye*, la vente se passait sous les tentes, dans les coffres et dans les caisses en bois. Et il y avait les petits camions qui ramenaient les caisses à chaque dépôt. Il y avait un employé de l'entreprise qui y allait et qui chargeait les caisses. Quand le mareyeur avait acheté sa caisse ou sa pile de poissons, il mettait son étiquette. Chez *Lallemand*, il y avait Yves, le comptable qui notait tout et qui mettait les étiquettes et Jacques, le fils qui faisait les enchères. Après, il y avait une autre personne qui emmenait les caisses, les mettait sur le camion plateau et qui les amenait dans chaque atelier pour que ce soit retraité, fileté ou conditionné. Quand la vente commençait à 6 h, elle se terminait vers 11h. Ça dépendait du volume

Il y avait moins de poisson: Le vendredi , les grands bateaux ne vendaient pas



à traiter. Le lundi, il pouvait y avoir une quinzaine de bateaux. Mais des fois, s'il y en avait trop, les derniers arrivés vendaient le lendemain. L'ordre de vente était tiré au sort. Les femmes des patrons pêcheurs allaient au tirage.

